**REGINE DEFORGES  1935-2014 : MEMOIRES : L’enfant su 15 Août,[[1]](#footnote-1) 2013**

Nous publions ce texte pour montrer la différence de traitement de ce que l’on appelle de nos jours, agressions sexuelles et viol.

Madame DEFORGES a vécu les choses qu’elle conte entre vraisemblablement 6 à 11 ans, soit entre 1941 et 1946. Cela nous semble aussi perturbant que ce qu’a vécu Springora. Jamais il n’est question dans ses Mémoires parus en 2013 de traumatisme, de psychiatre contrairement à S. en 2020 pour des faits commis en 1986

Régine nous montre ce que pouvait être la curiosité des petites filles lorsqu’elles rencontrent d’authentiques pervers.

Les deux avaient le diable dans la culotte.

« Il y avait deux grands garçons de treize, quatorze ans qui aimaient me promener, à tour de rôle, assise sur le cadre de leur vélo. J’appuyais ma tête contre leur poitrine, je me sentais en sécurité. Ils se disputaient pour savoir avec lequel je monterais : Je faisais tournoyer ma jupe en attendant qu’ils se décident ; quand je tournais très vite, on voyait ma culotte, j’avais remarqué que cela leur plaisait bien, aux jumeaux, d’apercevoir ma culotte. Quelquefois quand leur discussion durait trop longtemps, je m’asseyais dans l’herbe, sur le bord du chemin, les jambes écartées. » p 17

« L’autre endroit défendu était les toilettes publiques dont la forte odeur nous répugnait. Malgré cela, j’aimais y aller me soulager mais surtout être vue des hommes qui y traînaient. Un jour que j’étais accroupie, l’un d’eux a ouvert la porte et m’a regardée. Il tenait à la main quelque chose de rouge et de tendu. « Touche » m’a-t-il dit. J’ai avancé les doigts et rencontré une peau d’une douceur sans égale. L’homme a esquissé une grimace qui m’a fait peur. Je me suis vite relevée pour rejoindre maman a qui j’ai raconté en pleurant ma mésaventure, ce qui a affolé les autres mères. Maman est allée avertir le gardien du jardin.

C’est la faute de ces foutues gamines toujours fourrées dans les cabinets. Félicitez -vous qu’il ne soit pas allé plus loin. » p 20

  Toujours dans ce parc ; « qu’est-ce que vous tenez à la main ? demande l’homme qui explique

* C’est une queue pour amuser les petites filles. Tu veux toucher ? J’ai tendu la main. Il a refermé mes doigts autour de la « queue » et lui a fait faire un mouvement de va et vient qui la fit grossir. Bientôt est sorti un long jet de liquide blanchâtre qui l’a fait gémir. Inquiète, j’ai demandé :
* Vous avez mal ?
* Non, continue, petite, c’est très bon au contraire.
* J’ai arrêté mon mouvement et écarté mes doigts souillés. Il a sorti un mouchoir et me les a essuyés… » p 21

Lors des moissons « Les femmes débarrassaient et lavaient la vaisselle tandis que les hommes allaient faire la sieste dans les foins ou sous les arbres. Je remarquais que les jeunes filles allaient rejoindre les jeunes gens sous les regards amusés des parents qui avaient fait la même chose à leur âge. J’enviais ces filles et souvent je me faufilais à leur suite dans la grange. Tapie dans le foin, j’entendais des soupirs, des petits cris, des gémissements qui me faisaient chaud entre les cuisses. Un jour j’ai été surprise par Lucie qui m’attrapa par les cheveux et me fit descendre sans ménagement.

* Quelle sacrée drôlière ! S’écria-t-elle. » p 30

Je suis allée me réfugier dans « ma maison » et dormir en rêvant aux muscles de Marcel, un beau garçon de vingt ans qui n’avait pas son pareil pour lancer une botte de blé dans la moissonneuse. Je revoyais son torse luisant de sueur, j’entendais son rire et je m’imaginais qu’il me caressait en me mordillant le cou. Je devais avoir dix ou onze ans.

Une fois, où je m’étais endormie dans les foins, il est venu me rejoindre et s’est allongé près de moi. il m’a réveillée en me chatouillant le visage avec un brin de paille. Je l’ai repoussé en riant. Lui, ne riait pas. Il a jeté la paille et m’a attirée contre lui. Je me suis laissée faire, sentant mon corps s’amollir. Il a caressé mes seins naissants qu’il pinçait, me faisant pousser de petits cris. Il a posé sa bouche sur la mienne pour les étouffer tandis que sa main écartait ma culotte. Je l’ai senti hésiter devant mon sexe imberbe.

* Tu n’es qu’une enfant ! a-t-il dit en retirant sa main.

Je me suis tortillée contre lui quand j’ai senti quelque chose de dur dans son pantalon :

J’ai deviné que c’était sa queue. J’ai réussi à la sortir et je suis restée la bouche ouverte devant l’énorme et bel objet.

* C’est ça que tu veux petite salope ? j’aimerais bien, mais tu dois être trop étroite et la mère Luce me tuerait si elle apprenait que j’ai pris ton pucelage.
* Je l’ai frappé de mes deux poings ; il riait ! Comme il riait !
* Qu’est-ce que c’est ce charivari ! cria Grand-mère en apparaissant en haut de l’échelle.
* Marcel, que fais-tu là avec la petite ?
* Drôle de petite ! elle a le feu au cul, tu ferais bien de la surveiller. D’autres que moi lui auraient ravi sa fleur !
* Veux-tu te taire, maudit drôle ! Si j’en parle à ton père, il te donnera des coups de bâton !
* N’en faites rien, madame Lucie ! Je ne lui ai rien fait à la gamine. C’est elle qui m’asticote.
* Ça, je veux bien le croire, cette drôlesse a le diable dans sa culotte. » p 31

« Mais j’ai découvert d’autres plaisirs. Un jour Manon m’a embrassée sur la bouche avec fougue…Je l’ai repoussée scandalisée.

* Comment une fille peut-elle embrasser une autre fille ?

Ma réflexion l’a amusée.

* Qu’est - ce que tu crois que je fais avec Abé ?

Abé était le surnom de l’institutrice. Je pleurai et Manon me consola avec force baisers et caresses. A partir de ce jour, chaque fois que nous nous sommes retrouvées, je me suis laissée embrasser et caresser : j’aimais bien. » p 77

Début de ce qui deviendra le thème du « Cahier volé » p 86

1. DEFORGES Régine, *L’enfant du 15 Août, Mémoires*, Robert Laffont 2013, 1 vol in 8 de 474p [↑](#footnote-ref-1)